

RAYMOND BLOCH

POINTS DE VUE ACTUELS SUR LA RELIGION ÉTRUSQUE

Il n'est pas facile de présenter en une demie heure les points de vue d'aujourd'hui sur la vie religieuse des Etrusques. C'est ce que je vais tenter cependant sans vouloir bien entendu rappeler l'ensemble des acquisitions précédentes sur un vaste domaine qui met en jeu les dieux et les héros, les rituels et les croyances et fait intervenir à la fois les réalités objectives et la vie intérieure. Je me limiterai donc à analyser brièvement les points essentiels sur lesquels la recherche, au cours des dernières décennies a porté ses efforts, qu'il s'agisse de découvertes assurées ou de problèmes abordés scientifiquement mais demeurant encore ouverts.

D'une manière générale, il me semble qu'aujourd'hui et à juste titre, on s'applique à parler moins de la religion étrusque comme d'une sorte de réalité presque immuable, que de l'évolution d'une religion d'un peuple depuis ses débuts jusqu'à son terme, c'est à dire pendant plus d'un demi-millénaire et bien davantage encore si l'on envisage le prolongement de l'activité des haruspices tout au long de l'histoire romaine.

La nécessité d'une vision historique et distinguant des périodes successives s'impose car, quels que soient ses caractères spécifiques, aucune religion n'échappe à une évolution que déterminent les transformations les plus diverses de la société, qu'il s'agisse de transformations politiques, économiques ou sociales.

Cela dit, il ne faut pas méconnaître la difficulté de l'entreprise, surtout quand il s'agit d'un peuple dont la langue demeure difficile à comprendre et qui n'a pas laissé de véritable littérature après lui. Les données archéologiques, importantes, certes ne suppléent cependant qu'en faible partie à cette insuffisance des textes utilisables. On comprend dans ces conditions quelle attention est prêtée aux fragments de textes sacrés étrusques qui sont parvenus jusqu'à nous, soit directement, soit au travers de textes latins ou grecs de dates extrêmement variées.

C'est sans doute un écrivain africain du V^{ème} siècle de notre ère qui a le mieux conservé dans son oeuvre le souvenir de la structure du panthéon étrus-

que. Il peut paraître paradoxal mais il est cependant vrai qu'une de nos bases principales d'information concernant la théologie étrusque réside dans l'encyclopédie superficielle des arts libéraux que Martianus Capella a rédigée sous une forme bizarrement romanesque et qu'il a intitulée « Les noces de Mercure et de Philologie ». Cela a été démontré il y a plus d'un siècle par un érudit suédois, Thulin, et il y a beaucoup à retenir de sa lumineuse étude à laquelle le temps n'a apporté que quelques rides. Depuis Thulin, on sait que le panthéon décrit par Capella comporte nombre d'éléments étrusques mais transformés cependant par la théologie romaine et nourris d'éléments astrologiques. La dernière et importante étude du foie de Plaisance, celle de M. Maggiani comporte, à juste titre, une confrontation prudente entre la répartition des dieux sur le foie de Plaisance et dans le texte de Martianus Capella.

J'aborderai successivement dans mon exposé et, une fois encore, quand la recherche actuelle y a prêté attention et en a tiré profit :

- 1) L'origine et l'évolution de certaines des divinités qui constituent un panthéon complexe et varié.
- 2) L'importante découverte de Pyrgi et certaines des interprétations qui en ont été données.
- 3) La question de la Fortune et du Destin chez les Etrusques en partant d'exemples précis.
- 4) Quelques aspects du vaste domaine de la divination que renouvellent partiellement quelques études récentes.

Dans l'impossibilité d'aborder l'ensemble du domaine si complexe du panthéon et de la théologie étrusques, je me limiterai à l'examen de deux déesses pour tenter de montrer comment en certains cas se situe l'étude des divinités étrusques. Ces déesses sont Turan et Thesan, respectivement divinités de l'amour et de l'aurore. L'une et l'autre ont fait l'objet d'analyses récentes, destinées aux premiers tomes du *LIMC*, du *Lexikon iconographicum mythologiae classicae*. Dans les deux cas, le jeu de l'*interpretatio* qui permet aux différents peuples de l'antiquité de rapprocher entre eux des dieux de différentes origines a joué ici comme ailleurs. Et Turan, pour commencer par elle, nous apparaît comme homologue de l'Aphrodite grecque, plus tard de la Vénus romaine.

Et pourtant, Turan est une déesse bien étrusque. Son nom qui ne figure pas sur le foie de Plaisance a une étymologie incertaine. On l'a rapproché de *turannos*, mot d'origine préhellénique, et Turan serait ainsi la souveraine par excellence. Nombreux cependant sont ceux qui retrouvent dans son nom le verbe *tur*, donner, et la déesse serait ainsi la grande dispensatrice. En l'absence de textes étrusques la concernant, une mince documentation épigraphique en langue étrusque est entre nos mains, ainsi l'inscription *Turan pi* (*TLE*², 45) a-t-elle été découverte dans le temple de Portonaccio, en dehors des murs de Veies.

Quelques passages d'auteurs grecs ou latins se réfèrent aussi à elle. C'est ainsi que Vitruve, parlant de divinités étrusques (*De Arch.*, I, 7, I) nous apprend que les temples de Vénus, Volcanus et Mars, c'est à dire en réalité ceux de Turan, Sethlans et Laran (plutôt que Maris) devaient, selon les prescriptions des haruspices, se trouver en dehors des villes¹ sans doute, sans que cela soit explicité, pour protéger la cité de la licence, du feu et de la guerre. Le fait demeurerait invérifiable si nous ne connaissions un temple dédié à l'une de ces divinités et répondant précisément à cette exigence. Il s'agit d'un petit sanctuaire découvert en 1884 dans la nécropole de la Cannicella, au sud du plateau d'Orvieto, c'est à dire de Volsinies. Dans cet espace sacré, situé dans une zone funéraire, fut découverte une statue mutilée de marbre, représentant une déesse nue qu'on appelle couramment la Vénus d'Orvieto et qui est en fait la déesse Turan².

Les représentations de Turan sont nombreuses dans les divers secteurs de la production artistique étrusque. Parfois le nom même de la déesse est incisé sur les miroirs, peint ou gravé sur les urnes funéraires. Quand les représentations sont anépigraphes, l'identification peut n'être qu'hypothétique.

Un fait est sûr: dès que Turan apparaît à nos yeux au VI^{ème} siècle avant notre ère, joue à plein l'interprétation étrusque de l'Aphrodite grecque. Ainsi, souvent y triomphe-t elle dans le jugement de Paris. La religion hellénique, modèle ainsi profondément dès l'époque archaïque une divinité dont le nom trahit l'origine locale mais sur laquelle nous ne savons à peu près rien. Le cygne, la colombe, Eros l'accompagnent. Elle participe à différents épisodes de la mythologie grecque. Au V^{ème} siècle son costume change. *Tutulus* et *calcei repandi* disparaissent peu à peu et le type de Turan se fixe sous les traits d'une belle jeune femme, parée de bijoux et légèrement vêtue. Par la suite, l'augmentation sensible de la production des miroirs et des cistes gravés multiplient les représentations de la déesse qui figure tout naturellement sur ces objets indispensables à la toilette féminine.

Le monde qui l'entoure répond au cortège de l'Aphrodite grecque mais sans la présence de personnages évoquant *Imeros*, *Pothos* ou *Peitbo*. Les assistantes de Turan portent des noms locaux; ceux-ci sont issus d'un fond indigène de croyances que nous ne connaissons guère que par eux.

Dernier avatar de Turan. A Préneste, ville étruscisée à date haute, mais dont la langue et la population sont demeurées latines, tel épisode mythologique d'origine grecque peut présenter Turan sous le nom latin de Vénus. C'est le cas du miroir célèbre d'Orbetello où nous retrouvons la trace d'une interprétation à double niveau. On trouvera à la figure 1 l'image bien connue de ce miroir

¹ A. J. PFIFFIG, *Religio etrusca* (1975) 53.

² PFIFFIG, *cit.*, 65-68, figg. 15, 16, 17.

du Musée du Louvre (BR 1728) où Jupiter, appelé Diovem, le foudre dans la main gauche, va régler le différend qui oppose Vénus, Venos, en pleurs et Proserpine, Prosepnai, qui se disputent Adonis, enfermé dans un coffre et qui devra partager sa vie entre les deux déesses. Il s'agit de Tinia, Turan et Phersipnai, issus de Zeus, Aphrodite et Perséphone mais latinisés à Préneste dans une phrase au verbe sous-entendu et qu'on peut interpréter ainsi: « Vénus implore Jupiter contre Proserpine ». La forme prosepnai suffit à prouver le passage par l'étrusque (*tav. I a*).

Thesan est, pour sa part, l'homologue d'Eos, déesse grecque de l'aurore. Il ne se pose iconographiquement aucun problème. Par contre, dans les textes étrusques, Thesan peut avoir deux valeurs diverses et désigner soit la divinité elle-même, soit le matin, le début du jour, dualité de sens qui n'est pas rare, quand il s'agit de divinités astrales, dans les diverses civilisations. La religion étrusque accorde une grande importance à l'orientation et aux phénomènes cosmiques. De là vient l'importance des divinités astrales et en particulier de Thesan qui précède ou accompagne le soleil dans sa marche ascendante.

Thesan est parfois représentée en compagnie de Usil et de Ca(u)tha, les deux divinités solaires importantes d'Etrurie. La mythologie étrusque se différencie de la grecque par l'importance qu'elle donne au dieu soleil tandis que les cultes solaires n'apparaissent que tardivement dans le monde hellénique.

Il est le plus souvent très difficile de préciser la date d'apparition des divinités étrusques. Thesan a dû être vénérée dès le VII^{ème} siècle av. J.-C. car à cette époque apparaît le nom théophore *Thesanthei*, deux fois attesté dans l'épigraphie. Elle-même ne disparaît pas avant la fin de la civilisation étrusque et elle est mentionnée dans le livre de lin de la Momie de Zagreb. Au cours de cette longue période, les découvertes de Pyrgi dont il sera question plus loin, occupent une place importante car le nom de Thesan apparaît dans une inscription gravée sur une lame de bronze, trouvée dans les fouilles du sanctuaire.

On ne donnerait pas une idée exacte de Thesan si l'on négligeait son aspect de déesse ravisseuse, emportant dans ses bras de beaux jeunes gens, Céphale ou Tithonos qui seront ses compagnons ou le corps inanimé de son fils Memnon. Sans doute, pour expliquer ces actes de violence, faut-il recourir aux origines indo-européennes de l'Aurore qui, au départ, semble avoir eu divers caractères et présenter diverses figures ayant des traits propres.

Thesan apparaît enfin dans un document iconographique de très haute importance que J. HEURGON a récemment étudié dans les *Mélanges Wuilleumier*, 185-196. Il s'agit du miroir du Vatican³ sur lequel Tinia, le foudre à la main, est entouré de Thesan et de Thétis, l'une et l'autre en attitude de suppliantes.

³ GERHARD, *ES IV*, 396.

Il s'agit de la transposition d'un thème familier en Grèce, celui de la pesée des kères qui sont les divinités de la mort propres aux deux combattants fameux en train de s'affronter, Achille et Memnon. Dans l'art grec, leurs mères angoissées, Eos et Thétis, supplient Zeus qui tient à la main la balance fatale. Parfois, le maître des dieux est remplacé par Hermès. Le plateau où se trouve la kère de Memnon va s'abaisser, entraînant le guerrier dans la mort. Mais ici la balance est remplacée par un faisceau de faudres qui servira à abattre celui qui est condamné. Ce recours à la *fulguratura*, fondamentale dans la pensée et la divination étrusques, donne au débat entre Thesan et Thétis son caractère proprement étrusque.

De Thesan, nous allons passer tout naturellement aux problèmes religieux de Pyrgi puisque Thesan est présente à Pyrgi dans une dédicace à laquelle nous avons déjà fait allusion.

Pyrgi nous met en présence d'une forme jamais attestée auparavant, me semble-t-il, de l'*interpretatio*. Les fameuses lamelles d'or, publiées en 1964 nous enseignent que, vers 500 av. J.-C., la maîtresse du sanctuaire mis au jour par notre Président Massimo Pallottino, G. Colonna et leur équipe, était Uni, l'homologue de l'Héra grecque et de la Junon romaine. Mais elles nous apprennent aussi, et ceci se trouve dans le texte punique, que le souverain de Caere honorait cette divinité étrusque poliade sous le nom d'Astarté, grande déesse sémitique, phénicienne puis carthaginoise. Cette assimilation nouvelle, exceptionnelle traduit sur le plan religieux l'alliance, bien connue par ailleurs, qui avait été scellée sur la côte tyrrhénienne entre les Etrusques et les Carthaginois, face aux Grecs.

Il faut une certaine prudence quand on parle des problèmes religieux de Pyrgi puisque les fouilles continuent et qu'elles peuvent nous apporter des données nouvelles et importantes.

Jusqu'à une époque toute récente, les actes du congrès de Tübingen intitulé *Die Göttin von Pyrgi* (1979-1981) ont fait le point des différentes questions religieuses qui se sont posées aux savants. Un point reste discuté, la façon dont il faut interpréter les sources anciennes évoquant le sac du sanctuaire en 384 avant J. C. par Denys de Syracuse et désignant de façons diverses la maîtresse du temple. Je rappelle en quelques mots mon point de vue mais n'oublie pas de dire qu'il n'est pas partagé par tous. Trois textes désignent la déesse du nom de Leucothée: les *Oeconomica* du Pseudo-Aristote (3^{ème} siècle av. J. C.), les *Stratagemata* de Polyen et la *Varia Historia* d'Aélien (tous deux du 2^{ème} siècle de notre ère). Aélien accole au nom de Leucothée celui d'Apollon et cela n'est pas indifférent. Un seul texte parle d'Ilithye, celui de Strabon, (début de notre ère). Les sources de ces différents auteurs doivent être des crivains grecs du IV^{ème} siècle, tels Timée, Ephore et Théopompe. Mais comment expliquer cette double interprétation d'Uni par Leucothée d'une part, par Ilithye d'autre part, qui sont toutes deux des divinités mineures de la mythologie grecque,

alors qu'on aurait attendu tout naturellement dans les textes grecs le nom d'Héra⁴.

Je résume mon point de vue: Il m'est apparu que pour rendre compte de ces anomalies constatées, il fallait recourir à l'hypothèse d'une interprétation à deux niveaux, assimilant tout d'abord Uni à deux divinités voisines dans l'espace puisque romaines, divinités de grande importance, Mater Matuta, déesse de l'aurore et Juno Regina, déesse de la naissance et de la venue de l'enfant à la lumière. Le deuxième degré est la traduction, ensuite, du nom de ces divinités en langue grecque sous les appellations de Leucothée et d'Illithye en raison d'affinités plus ou moins réelles entre ces deux séries de divinités et cependant profondément ressenties par les Anciens. Pour le premier cas, Ovide est clair: *Fastes*, VI, 545:

Leucothea Graeis, Matuta vocabere nostris

L'explication ne fait aucun doute. Aux fêtes des Matralia du II juin, les Matrones romaines portaient dans leurs bras leurs neveux et leurs nièces. Or Leucothée, dans le mythe grec, bravant la colère d'Héra, avait recueilli le jeune Dionysos, fils divin de sa soeur Sémélé. Pour Illithye, comme l'indique clairement Denys d'Halicarnasse, elle passait pour l'homologue de la Juno Lucina romaine car l'une comme l'autre présidait à l'accouchement des femmes. La médiation romaine me paraît donc s'imposer. Je sais toutefois que cette idée se heurte selon certains érudits à la profonde hellénisation de la Caere du IV^{ème} siècle, hellénisation qui rendrait cette démarche peu probable. Mais, faut-il le rappeler, Caere n'était pas moins unie à Rome qui lui envoya en 390, avant de subir l'assaut gaulois, ses objets sacrés et ses Vestales. De plus, cette *interpretatio* initiale en Mater Matuta et Juno Lucina laisse reconnaître la lumière qui

⁴ Les sources anciennes concernant la Déesse, maîtresse du sanctuaire de Pyrgi:

Strabon, V, 2, 6 = 226: ... Είληθυιάς Ιερόν, Πελασγῶν ἱδρυμα, πλούσιόν ποτε γενόμενον. Ἐσύλησε δ' αὐτὸ Διονύσιος ὁ τῶν Σικελιωτῶν τύραννος...

Ps. Aristote, *Oeconomica*, II, 2, 20 = 1349b: ... ἔλαβεν ἐκ τοῦ τῆς Λευκοθέας ἱεροῦ χρυσίον τε καὶ ἀργύριον πολὺ...

Polyen, *Stratagemata*, V, 2, 21: Διονύσιος... παρελθὼν ἐς τὸ τῆς Λευκοθέας ἱερὸν...

Aélien, *Varia Historia*, I, 20: πλεῦσας δὲ ἐς Τυρρηνοῦς, τὰ τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ τῆς Λευκοθέας ἅπαντα ἐσύλησε χρήματα.

Assimilations gréco-romaines: Illithye = Juno Lucina

D. Halic., IV, 15, 5: ... εἰς μὲν τὸν τῆς Εἰλειθυιάς θησαυρὸν, ἣν Ῥωμαῖοι καλοῦσιν Ἥραν φωσφόρον.

Leucothée = Mater Matuta

Ovide, *Fastes*, VI, 545: *Leucothea Graeis, Matuta vocabere nostris.*

Inscription étrusque du sanctuaire de Pyrgi, gravée sur lamelle de bronze (publiée par M. Pallottino, dans *AC* 19, 1967, 3361):

ετα θεσαν etras unijaθi ηα...

hutila tjna etiasas acalia...

θαναχνilus caθarnaia...

vient frapper les yeux du nouveau-né et celle qui accompagne la venue du matin. Or la présence de Thesan sur le même site de Pyrgi, fait surgir à nos yeux, sous sa forme proprement étrusque, cette donnée culturelle.

Un second point ne peut être négligé. Ce sont les tentatives d'explication du décor figuré qui orne le temple B de Pyrgi. Je privilégierai ici l'explication que nous fournit notre collègue O. W. von Vacano qui s'est posé la question de savoir s'il y avait des rapports entre ce décor et la déesse maîtresse de Pyrgi. Il conclut affirmativement et l'on trouvera son bel essai de démonstration dans *Festschrift Neutsch*, 463 sq. et dans *Acti Tübingen*, 154 sq. Cet essai s'appuie sur les quatre éries originale d'antéfixes grandeur nature: qui lui donnent la clé de son exégèse. Le jeune homme entouré d'une couronne de rayons et courant sur les vagues marines serait le soleil Usil (ou Cautha) – Helios. La jeune femme l'accompagnant ne serait autre que l'aurore, Thesan-Eos, entourée de deux chevaux représentés de face. Elle apparaîtrait ainsi comme la maîtresse des chevaux. L'homme étrange à tête de coq personnifierait dans ce contexte Phosphoros, l'étoile du matin qui précède l'aurore. Comme le coq annonce le jour, Phosphoros chasse la nuit et les étoiles. La nuit enfin serait personnifiée par la « dame aux patères » qui porte un grand manteau déployé derrière elle. Les antéfixes conservés en partie seraient Herclé/Héraclès et Leucothée (point sur lequel on comprendra que je fasse des réserves). Mais l'essentiel de la démonstration résumée ici à grands traits est séduisante et sert de base à toute discussion ultérieure.

Je voudrais en une nouvelle partie de mon exposé et sans être trop long, évoquer la question du destin chez les Etrusques et celle de leurs techniques divinatoires. D'excellents écrits récents renouvellent en effet, au moins partiellement, ces problèmes. La divination occupe, est-il besoin de le rappeler, une place éminente dans la religion de l'Etrurie. Loin de moi l'idée de traiter, même succinctement, les nombreux problèmes que pose l'haruspicine. Je me contenterai, comme dans la première partie de mon exposé, d'insister rapidement sur quelques points d'actualité concernant ce vaste domaine.

Et tout d'abord la question du destin de l'homme, de l'Etrurie et du monde qui a déjà été évoquée à propos du miroir de la kérostasie. Les Etrusques ont poussé à un haut degré de raffinement les études des foudres, des entrailles des victimes et des prodiges car ils considéraient comme essentiel de déchiffrer, grâce à l'analyse de ces signes et de ces symboles, l'état du monde, la volonté des dieux, l'avenir qui se profilait devant eux et aussi, en une certaine mesure, de tenter d'infléchir à leur bénéfice le cours des événements en utilisant leur science incomparable des rites. Ils pensaient, en certains cas, pouvoir amener les dieux eux-mêmes à tenter de modifier le *Fatum*. Cela ne doit pas nous étonner. Dans les religions les plus contraignantes, le prêtre, tenant des rites, peut être aussi un magicien et un thaumaturge.

L'haruspice d'un bout à l'autre de l'histoire de l'Italie ancienne, s'est fait

fort d'évoquer la foudre et de la faire descendre du ciel sur les ennemis de son peuple.

Or il est un rite de caractère magique sur lequel je voudrais dire quelques mots. Il apparaît à la fois archéologiquement sur un miroir étrusque et dans les textes qui concernent l'histoire de Rome, c'est celui de la plantation du clou. Dans bien des civilisations, la magie a recours au clou comme au lacet pour obtenir de façon sûre tel effet doit maléfique, soit bénéfique. Le clou en effet fixe, maintient et transperce, le lacet lie et entrave et constituent les instruments favoris du magicien. Leur action, par la parole ou par l'écrit ou concrètement par le recours à des figurines symboliques vise l'homme ou la communauté, objet de l'opération le plus souvent secrète.

Or un miroir de Pérouse, aujourd'hui au musée de Berlin ⁵, représente une des Moires, divinités grecques du destin adoptées par l'Etrurie (*tav. I b*). Les Moires, on le sait, filent et arrêtent la vie de chaque mortel. Ici nous voyons une belle jeune femme ailée sur le point d'enfoncer un clou dans la hure d'un sanglier, suspendu à une paroi. C'est Athrpa, c'est à dire Atropos, celle que l'on ne saurait fléchir. De part et d'autre, sont représentés deux couples célèbres d'amants, Atunis et Turan, (Adonis et Aphrodite) d'une part, Meliacr et Atlenta (Méléagre et Atalante) de l'autre. Les deux jeunes héros en effet destinés à mourir, le premier blessé à mort au cours d'une chasse au sanglier, le second à la suite d'une rixe qui suivra la mise à mort du sanglier de Calydon. Cette utilisation du clou, instrument et symbole du destin, figurait-elle déjà dans le modèle grec inconnu de nous du miroir de Pérouse? Je n'en suis pas sûr car c'est dans une atmosphère religieuse étrusque, ou disons étrusco-latine que ce geste nous entraîne. C'est ce que nous apprennent de façon sûre divers passages d'auteurs latins, avant tout de Tite-Live ⁶. Pour faire cesser les sécessions de la plèbe, ramener le calme dans les esprits égarés, arrêter les épidémies si redoutées de peste – tous ces fléaux étant considérés comme des prodiges – on désignait un *dicator clavi pangendi causa*, qui désignait lui-même son maître de la cavalerie. Une fois le rite exécuté, tous deux se démettaient de leur charge Tite Live, VIII, 18, 12, - et IX, 28, 6).

Une loi antique qui se lisait qu'au Capitole, dans la *celle* de Minerve (Tite-Live, VII, 3, 5) prescrivait qu'aux ides de Septembre, jour anniversaire du temple capitolin, le *Praetor Maximus* plante un *clavus annalis*, signe du nombre des années, écrit l'historien romain. Le même rite se pratiquait à Volsinies dans le temple de la déesse étrusque de la Fortune, Nortia. A l'époque romaine, la déesse Nortia était représentée tenant un clou à la main. L'interprétation rationaliste du *clavus annalis* à Rome et à Volsinies cache mal la réalité magique d'un rite très ancien. Je serais protégé pour ma part à le retrouver sur la superbe scène du

⁵ GERHARD-KÖRTE, II, 176.

⁶ PEIFFIG, *cit.*, 61-62.

miroir de Pérouse que nous avons étudié. Le clou est celui du destin. Il peut avoir, comme il arrive dans les pratiques d'origine magique, une valeur diverse : funestre quand il annonce irrévocablement la mort (ainsi dans notre miroir), favorable quand il fixe, arrête le fléau de la peste, ainsi à Rome dans le rite étudié.

Nous en arrivons à un des points les plus importants et les plus discutés de l'haruspicine étrusque, à la divination par les entrailles des victimes qui a du reste donné son nom à la *disciplina etrusca* dans son ensemble.

Un grand nombre d'écrits ont porté sur la mantique étrusque qui constitue au demeurant le domaine le mieux connu de l'étruscologie précisément grâce à l'abondance des textes et grâce aussi documents figurés dont nous disposons. Il pouvait sembler dans ces conditions que les progrès de la recherche deviendraient ici fort lents. Or c'est tout le contraire qui se passe. La situation se modifie, non pas tant en raison de découvertes nouvelles, mais grâce à l'examen, examen direct, fait avec le plus grand soin, d'une documentation souvent fort ancienne.

Comme l'auteur de remarques importantes et nouvelles, M. Maggiani prendra sans doute la parole pour exposer ses propres découvertes, je me borne à évoquer le cadre dans lequel celles-ci se situent. Convient-il de rappeler le principe lui-même de l'extispicine ? Au moment du sacrifice, les viscères de l'animal offrent, suivant une croyance largement répandue, à l'observation de prêtres-techniciens les données les plus précieuses et les plus subtiles sur la disposition des dieux à l'égard des fidèles qui les honorent. A cet égard, l'art de l'haruspice étrusque était aussi poussé que l'avait été, au second millénaire avant notre ère celui du Bâru, du prêtre babylonien. Cette extraordinaire science du faux s'exprimait dans un langage technique que nous connaissons bien pour le monde babylonien mais que nous ignorons malheureusement totalement pour l'Etrurie. Beaucoup de données concrètes nous proviennent par ailleurs du Proche-Orient sous la forme de maquettes de foie de terre cuite portant mention des présages que l'on tirait précisément des caractères de ces foies. En face de cette riche documentation, l'Etrurie nous fournit un objet d'importance capitale, le foie dit de Plaisance qui n'a pas fini d'exercer la sagacité des chercheurs.

Je ne reviens pas naturellement sur l'ensemble des problèmes que cette maquette, unique au monde, soulève. On sait qu'elle nous fournit des données infiniment précieuses sur l'occupation de ses différentes cases, donc de l'ensemble du ciel et du monde, par les différents dieux, puisqu'il constitue un véritable microcosme. La littérature qui en est issue est vaste et complexe et tous les problèmes sont loin d'être résolus. Mais je m'en voudrais de ne pas signaler l'importance du gros article publié par M. Maggiani dans *StEtr* 50, 1984, 54-88. Une longue et soignée étude directe de ses quarante inscriptions lui permet de proposer des éléments de lecture nouveaux et importants. Il conviendra dorénavant de partir de son étude qui servira de base aux discussions ultérieures.

Parmi ses découvertes, une des plus importantes est sans doute les lectures qu'il a pu faire en deux cases du foie des deux signes que Jean Nougayrol avait reconnus sur le foie de terre cuite de Faléries Veteres et qui sont les éléments caractéristiques des maquettes divinatoires babyloniennes. Ils indiquent l'un, la présence du dieu, l'autre, le sentier (suivi par l'oracle). Sans ces signes, les foies babyloniens devenaient des *muta exta*, des viscères muettes. Cette constatation enrichit singulièrement la question des rapports entre hépatoscopie orientale et extispicine étrusque.

Toutes les questions soulevées par l'orientation des signes dans la divination étrusque reprennent de l'actualité dans l'étude que nous venons d'évoquer et dans celle aussi qui la précédait de peu de M. Van der Meer, parue en 1979 dans le n. 54 de la revue *BABesch*.

Il n'en va pas différemment des problèmes soulevés par la cosmologie étrusque, par les rapports entre les différents ordres du monde tels qu'on peut les déduire des fragments subsistant des *Libri* de la *disciplina etrusca*, ainsi que des rapports entre la structure du foie de Plaisance et le texte tardif mais infiniment précieux de Martianus Capella. Bien avant que la nomie de Zagreb ne vienne participer à Pérouse à l'exposition d'aujourd'hui, les *Libri Linteï* étrusques avaient donné lieu à de pénétrantes observations et en particulier à notre collègue M. Roncalli qui a su retrouver leur image sur un des sarcophages provenant de Cerveteri et exposé au musée étrusque grégorien. C'est là un enrichissement notable de la documentation restée entre nos mains et qui concerne les *Libri* de la littérature sacrée étrusque.

Dans les limites strictes où j'ai dû me tenir, j'ai été forcé, bien contre mon gré, de passer sous silence un grand nombre de travaux et de découvertes de premier plan. Mais le rapport que va lire dans quelques instants mon collègue et ami Giovannangelo Camporeale, ceux qui nous seront présentés demain par M. Roncalli et Mme Erika Simon, ainsi que les nombreuses communications prévues au programme, permettront d'apprécier à leur juste mesure les travaux et découvertes poursuivis au cours de l'époque récente dans le domaine de la religion étrusque. On m'excusera de n'avoir pu pour ma part que donner un tableau succinct et rapide de quelques points de vue actuels sur un domaine passionnant et immense.

Comment ne pas rappeler en conclusion que tous ces progrès n'auraient pu être réalisés sans les études fondamentales (ainsi l'article intitulé *Deorum sedes*) et l'action inlassable, à la tête de l'Institut qui nous reçoit, de notre Président, Massimo Pallottino. Nous le retrouvons avec joie, entouré de ses disciples et amis et secondé par notre cher Guglielmo Maetzke. Je tiens à leur exprimer mon affectueuse reconnaissance.

